

Le papier de fer

Autor(en): **S.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 30

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mais à nous de le vénérer :
 A quoi nous servirait d'apprendre }
 Ce qu'on est heureux d'ignorer ? } bis

5

Vous savez qu'un brillant commerce
 Fleurit dans plus d'une cité,
 Où souvent un *Macaire* exerce
 Sa dangereuse habileté ;
 A la Bourse, où beaucoup vont vendre,
 Croyez-moi, n'allons pas flâner :
 A quoi nous servirait d'apprendre }
 Ce qu'on est heureux d'ignorer ? } bis

6

Voyez combien, dans cette vie,
 Est triste le sort des époux
 Qui rongés par la jalousie,
 Semblent toujours être en courroux :
 De ne pas vouloir tout entendre
 Je viens aussi les conjurer.
 A quoi leur servirait d'apprendre }
 Ce qu'ils sont heureux d'ignorer ? } bis

7

Ainsi donc, amis, somme toute,
 On peut déduire de ceci,
 Qu'il faut suivre la droite route
 Sans se donner trop de souci !
 Vers le bien, sachons toujours tendre,
 Evitons de trop désirer :
 A quoi nous servirait d'apprendre }
 Ce qu'on est heureux d'ignorer ? } bis

MARC MARGUERAT.

Un de nos amis, venant de Paris, nous communique la réclame suivante qui se distribue à profusion dans les rues. C'est un chef-d'œuvre du genre ; ce n'est rien d'en parler, il faut lire :

ON DÉMOLIT LES VOISINS

La poussière, le soleil et la pluie

Endommagent les marchandises fraîches et vétilleuses exposées à l'extérieur du **GRAND BON MARCHÉ**, situé à l'angle de la **rue Saint-Martin et de la rue Turbigo**.

Force est alors de modifier les étalages de cet établissement jusqu'au

DERNIER COUP DE MARTEAU DÉMOLISSEUR

Par suite :

Le public est prié, s'il veut bien honorer le **GRAND BON MARCHÉ** de son attention bienveillante, de ne pas fixer son choix sur les **échantillons** exposés aux portes, et d'entrer dans les magasins, toujours comblés de vêtements de tous les genres et de tous les prix.

Jamais occasions, de quelque genre qu'elles soient ; jamais rabais, soit après inventaire, faillite, retraite, fin de bail, abandon ou toute autre cause en dehors de l'état normal du commerce, ne pourront détrôner le vrai bon marché qui fait la force du GRAND BON MARCHÉ.

IL N'A POUR TOUTE PARURE

Que ses provisions colossales, ses assortiments essentiellement variés et les prix extraordinaires de réduction auxquels il les débite.

Ce qui vaut bien, pour le consommateur, les glaces, les tentures, les marbres, les bronzes, les sculptures, les peintures et les dorures artistiques de tant d'établissements modernes, dont le public paye la splendeur en payant le vêtement de son choix.

GRAVEZ CECI DANS VOTRE MÉMOIRE

A partir de **samedi 10 juin 1865**,

Le **GRAND BON MARCHÉ**, situé 40, **rue Turbigo**, mettra en vente :

200 paletots d'alpaga noir fin (mode Dorsay) **13 fr.**
 500 pantalons et gilets pareils (laine d'Elbeuf) **19 fr.**
 550 par-dessus gris (mode nouvelle), pouvant se porter seuls au besoin **24 fr.**
 525 jaquettes habillées, toilette de ville, pointillé soie **24 fr.**
 225 redingotes drap noir de Sedan, forme croisée **20 fr.**
 Etc., etc., etc.

Le papier de fer.

Plusieurs manufactures anglaises viennent de fabriquer un papier métallique plus mince que le plus fin papier de poste, celui connu sous la dénomination de *papier-pelure*. Ce nouveau produit est assez cher et n'aura sans doute pas de longtemps la prétention de lutter contre le papier de chiffon. C'est à l'amour-propre national anglais, piqué au vif par un défi d'un manufacturier américain, que nous devons ce tour de force de l'industrie moderne.

Voici les faits :

Le *Birmingham Journal* recevait il y a quelques mois, de South Pitsburg (Pensylvanie), la lettre suivantes :

« Dans votre numéro du 1^{er} octobre 1864, j'ai lu »
 » que John Brown, de Sheffield, a réussi à laminier »
 » une plaque de fer épaisse de 3/4 centimètres (11 »
 » pouces suisses environ). Je crois que c'est la pla- »
 » que la plus épaisse qui ait jamais été laminée. Je »
 » vous envoie, par contre, cette feuille de fer, ma- »
 » nufacturée aux forges de Higo, à Pitsburg. Je »
 » pense que c'est le spécimen le plus mince qui »
 » existe dans le monde entier, et je défie toute »
 » l'Angleterre de produire une qualité de fer plus »
 » tenace. Cette lettre sera, si je ne me trompe, la »
 » première qui, écrite sur du fer, aura traversé l'O- »
 » céan atlantique. » « John-C. Evans. »

La lettre, effectivement écrite sur papier métallique, pesait à raison de 85 grammes par mètre carré, (soit moins de 5 grammes pour une feuille de papier de poste, petit format.)

L'Angleterre a accepté la lutte et aujourd'hui une demi-douzaine d'usines à fer sont parvenues à fabriquer des feuilles qui pèsent de 65 à 80 grammes par mètre carré. Pour se rendre compte de l'épaisseur infinitésimale de ces feuilles de fer, il faut observer qu'il faut en superposer plus de 2100 pour obtenir l'épaisseur d'un pouce suisse, tandis qu'il ne faut que 500 feuilles de papier de poste ordinaire et 1400 feuilles de papier-pelure pour arriver à la même épaisseur.

Ce résultat extraordinaire, qui ne présente aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité, pourrait devenir la source d'importantes applications industrielles.

S. C.

JEAN SORDEL

ou la découverte des bains de Lavey.

I.

Sordel prit les devants d'un pas rapide, et Bérue! parut d'abord s'acheminer à sa suite; mais quand il se vit seul, il s'arrêta et revint sur ses pas. La découverte du pauvre homme l'avait frappé. Aussi, après avoir regardé avec précaution de tous côtés, assuré qu'il était sans témoins, il s'approcha du lieu indiqué, tira de sa poche une bouteille vide, qu'il avait par hasard, descendit dans le lit du fleuve avec toutes les précaution que le fontenier lui avait recommandées, et plongea au fond de l'eau la bouteille, en tenant le pouce sur le trou, jusqu'à ce qu'elle fût toute entière dans le courant chaud. Alors il la laissa se remplir, et reconnut, en la portant à ses lèvres, non-seulement que cette eau était chaude, mais qu'elle avait aussi un goût sulfureux très prononcé.

— Ma fortune est faite! se dit-il en s'élançant sur le bord, après avoir bouché soigneusement et mis dans sa poche la précieuse bouteille.

Bérue!, vieux garçon et riche, oubliait que sa fortune était faite depuis longtemps.

Avant de quitter la place, il jugea utile au dessein qu'il avait formé sur-le-champ, de jeter dans le courant du Rhône sa nasse et celle de Sordel.

Le lendemain, le fontenier se rendit chez Bérue! vers le milieu du jour, et fut surpris de voir sa maison fermée. Cet homme vivait seul avec un domestique, qui se trouvait absent comme son maître.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Sordel; me donner un rendez-vous et disparaître!

Il imagina que Bérue! était retourné peut-être au bord du Rhône, soit pour observer de nouveau la source, soit pour voir s'il avait pris quelques poissons. Il s'y rendit lui-même sur-le-champ, et, chemin faisant, il fut pris d'une vague inquiétude au souvenir de l'accident qui avait failli arriver la veille. Bérue! n'aurait-il point levé sa nasse avec peu de précaution, et n'était-il point tombé dans le Rhône?

Le bonhomme s'alarmait sur un motif bien léger; l'absence de son voisin pouvait s'expliquer par bien d'autres causes; mais il arriva au bord du fleuve avec cette idée préconçue, et, quand il vit que les deux nasses avaient disparu, son inquiétude redoubla. Bérue! était donc venu, et peut-être avait été emporté en levant sa nasse!... Mais pourquoi la sienne manquait-elle aussi? Il avait de la peine à s'expliquer cette circonstance, et serait demeuré dans le doute s'il n'avait vu ou cru voir, sur l'autre bord,

un peu plus bas, un chapeau noir engagé dans le limon. Ce chapeau lui parut tout à fait semblable à celui de Bérue!. A la vue de cet objet, il courut, tout saisi, au village, et cria aux premiers qu'il rencontra que M. le conseiller s'était noyé. Quelques-uns avaient remarqué que sa maison était fermée dès le grand matin; personne n'avait vu son valet. En un moment, tout le monde fut en l'air; on courut au bord du fleuve avec des cordes. Plusieurs se jetèrent à l'eau dans les endroits où l'on supposa que le corps pouvait s'être arrêté, et Sordel ne fut pas des derniers à se dévouer. Pendant deux jours, les recherches continuèrent; on devine qu'elles devaient être inutiles.

Le troisième jour, beaucoup de personnes, qui n'avaient pas renoncé à l'espérance de retrouver le corps, étaient accourues, sur l'avis d'un enfant, au pont de St-Maurice, d'où l'on croyait voir, au fond d'une anse, flotter quelque chose qui ressemblait à un corps mort; mais la foule disputait sur la qualité.

— C'est un chien! disait l'un.

— C'est un veau!

— C'est un homme!

Tous les observateurs se penchaient sur le parapet pour observer l'objet flottant, lorsque le bruit d'une voiture fit tourner la tête à quelques-uns, et ce qu'ils virent leur arracha à tous, en même temps, un cri de surprise et de joie?

— Le voilà! c'est lui-même!

— Eh! voisin, nous vous avons cru noyé.

— Noyé! pourquoi donc?

— D'où venez-vous?

— De voyage.

A ce moment, Bérue! aperçut dans la foule le syndic du village; il lui dit gravement:

— Monsieur Moratier, veuillez assembler demain la municipalité en séance extraordinaire; j'ai à l'entretenir d'une affaire importante, et du plus grand intérêt pour la commune.

Après avoir obtenu du syndic une réponse affirmative, Bérue! fouettait son cheval pour continuer sa route; mais les exclamations ayant recommencé, il fut obligé d'écouter le récit de ce qui s'était passé en son absence. Il en parut faiblement touché, remercia toutefois ses voisins pour la peine qu'ils avaient prise de le chercher où il n'était pas, et fouetta de nouveau pour se dérober aux importunités.

Sordel, informé de l'arrivée de Bérue!, courut chez lui avec un empressement affectueux, il se serait même jeté, en entrant, au cou de son voisin, s'il ne lui avait pas trouvé d'abord un visage glacé. Alors il se mit à l'entretenir de leur découverte, et lui dit:

— Vous avez eu le temps d'y penser; pour moi, vous jugez bien que j'étais trop inquiet, et c'est votre vue seulement qui me rappelle notre source.

— Ce n'est pas une affaire à traiter légèrement, répondit Bérue!; je suis fatigué, mon voisin, j'ai quelques affaires pressantes...

— C'est bien, c'est bien, nous nous reverrons, dit Sordel en se retirant avec discrétion; il me suffit de savoir, pour le moment, que mes confidences ne vous ont pas coûté la vie. Au revoir, monsieur Bérue!.

Le fontenier n'était pas membre de la municipalité; il demeurait à l'écart, et n'entendit parler de rien le lendemain; mais, le jour suivant, un des membres de ce corps, venant à passer devant le logis de Sordel, le vit à son ouvrage, et lui dit:

— Eh bien, père Sordel, voici une nouvelle qui doit vous intéresser tout particulièrement.

— Quelle nouvelle?

— La découverte de Bérue!.

— Quelle découverte?

(La suite au prochain numéro.)

Pour la rédaction: L. MONNET; — S. CUÉNOUD.